

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Louis-Philippe Hébert, Bernard Pozier, Martine Jacquot

Jacques Paquin

Number 130, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37295ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2008). Review of [Louis-Philippe Hébert, Bernard Pozier, Martine Jacquot]. *Lettres québécoises*, (130), 44–45.



☆☆☆☆ 1/2

Louis-Philippe Hébert, *Le livre des plages*,
Montréal, Les Herbes rouges, 2007, 297 p., 18,95 \$.

Un poète à la plage



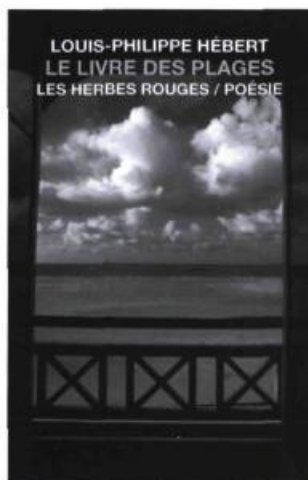
LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

Imaginons une lecture qui nous invite à partir à la découverte d'un inventaire personnel mais qui se laisse aisément partager. Ajoutons le désir chez le poète de faire systématiquement le tour d'un lieu imaginaire, sous toutes ses facettes. Complétons le portrait avec une nette prédisposition pour la mémoire, celle d'un enfant, et nous aurons une bonne idée de la facture du recueil de Louis-Philippe Hébert.

L'auteur s'est fait davantage connaître par ses récits, en particulier les nouvelles très remarquées du *Manuscrit trouvé dans une valise*, mais aussi comme fondateur des Éditions Logiques. *Le livre des plages*, c'est d'abord et avant tout le fruit de travaux de « terrain » sur un lieu public qui nous a tous marqués d'une manière ou d'une autre, le lieu de vacances idéal, synonyme de détente, de soleil et de vacances en famille ou en groupe d'amis. En choisissant d'en faire l'objet de poèmes, Hébert courait le risque de la banalité ou celui de s'enfermer dans la peinture de tableaux ou de saynètes. Bien au contraire, les poèmes qui couvrent près de trois cents pages se feuilletent comme un album de famille ou un journal personnel, avec le point de vue dominant (mais pas exclusif) d'un garçon de onze ans. Le recueil oscille entre le désir de connaissance et de reconnaissance d'un lieu qui tire vers l'enfance et la volonté de chanter le bonheur de la plage avec un brin de fantaisie :

*Plages, plages!
faites place à la plage
retirez-vous, les eaux
partez, les corps cuits et les cadavres blanchis
ressuscitez, mortels!* (p. 18)

Le plaisir de décrire par le menu la chose et d'en faire un objet poétiquement savant rappelle Francis Ponge auteur du *Parti pris des choses*: « escargots / colimaçons / cercles, carrés, rectangles ou losanges, géométrie frivole / il n'y a qu'une figure qui vaille, c'est la spirale. » (p. 53) Dans « L'invention du sable », on retrouve aussi la poésie arborescente de Paul Marie-Lapointe chez celui qui affirme: « j'écris le sable / en fait, j'écris l'engrenage, j'écris le rouage, / j'écris "moteur!" / j'écris le sable. »



(p. 70-71) Toutes les facettes de la plage y passent sous la forme d'un répertoire des lieux communs, mais avec une telle fraîcheur! Ce passage en revue est raconté et dit simplement, dans une langue proche de la conversation, comme la prose

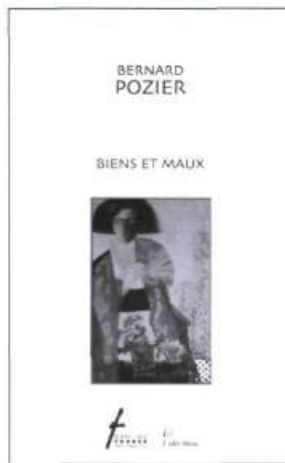
magnifique du « Journal d'un noyé » dont il est difficile de tronquer. Le poète n'omet aucun incontournable: châteaux de sable, parasols, tortue, escargot, ballon (de plage, évidemment!), bref toute une géographie et une panoplie situées entre ciel et mer. Hébert n'a pas manqué de faire voir aussi l'envers de la carte postale (qui fait partie incidemment de ce répertoire). L'éphémère préside à tous ces plaisirs et la faute en incombe au sable: « C'est dans le sable qu'il faut chercher / le mot sable / il y est caché. » (p. 217) Un vrai plaisir de lecture, vous dis-je, une poésie de plage, comme on dit roman de plage, qu'il faut apporter avec soi cet été. L'écriture d'Hébert est lisible, festive, malicieuse, jamais badine, c'est tout ce qu'il faut pour en faire une poésie de vacances. Une belle entrée en poésie pour quiconque hésite à ouvrir un recueil de poèmes. À placer à côté de la crème solaire.

☆☆☆☆

Bernard Pozier, *Biens et maux*, Trois-Rivières /Chaillé sur les Ormeaux,
Écrits des Forges / L'idée bleue, 2007, 106 p. 10 \$.

Célébration dans la douleur

Les deux parties identifiées par l'intitulé du plus récent recueil de Bernard Pozier annoncent un partage contrasté entre le bonheur d'espaces habitables et les hommages à de chers disparus. Les « Biens » regroupent des textes traversés par une géographie sentimentale, que ce soit Montréal, le bas du fleuve, un hôtel au Mexique, jusqu'aux États-Unis. La lecture nous fait ainsi progresser de l'Est (« Kamouraska sur glace ») à la Mauricie, lieu d'origine du poète, à Montréal pour aboutir à Pittsburgh, avec un pas de côté à Paris. La musique représente un espace du cœur pour le poète qui lui consacre quelques poèmes inspirés par les musiques alternatives de King Crimson ou d'une compositrice spécialiste de la musique de Varèse. Dans ce dernier, il m'a semblé entendre la voix de Gatién Lapointe, référence essentielle de toute la poésie de Pozier. Le premier poème intitulé « Habiter le monde? » donne le ton à cette partie qui chante le bonheur d'une vie à deux. La partie centrale de « Biens » dresse un plaidoyer pour une conciliation des différences entre Montréal et Paris, un « Paris montréalisé » selon l'intitulé, qui rappelle les accents de Claude



Beausoleil. Trop rhétoriques à mon goût, ces vers sont proches d'une défense et illustration de notre identité aussi bien française que québécoise et américaine et n'amènent rien de vraiment neuf. Le discours édifiant sur Montréal (« Comme un grand livre universel »), rappelle aussi Beausoleil qui s'était lui-même inspiré du fameux vers de Miron (« Montréal est grand comme un désordre universel »). On s'étonnera que le poète compte parmi ses « biens » une série de haïkus (« Haïr le haïku ») composés expressément pour discréditer le genre. La section antonyme, « Maux » passe en revue les disparus et s'ouvre sur un long poème à strophes régulières dédié à la mémoire du père. Le propos évolue vers une réflexion universelle sur la mort. Malgré un style un peu trop binaire (« c'est la paix et la tourmente / c'est hier et aujourd'hui »), certains passages méritent notre attention : « Ils ne sauront même pas / qu'au-dessous de chacun de leurs pas [...] germera le vrai silence de nos voix. » (p. 83) Mais déjà, nous ne sommes pas loin du cœur véritable du recueil, fruit d'un deuil annoncé. Les poèmes miniatures appelés « Comprimés » (heureuse formulation !) évoquent pudiquement l'état d'âme de celui qui a perdu sa compagne et collaboratrice aux Forges, Louise Blouin. Bernard Pozier n'est pas porté sur l'épanchement, ni dans sa vie quotidienne ni dans sa poésie. Miniatures sans être « haïkistes », ces poèmes réduisent la douleur au constat : « Lorsque le feu envahit la poitrine / ne reste à accomplir / que l'assomption



BERNARD POZIER

du sang. » (p. 94) *Biens et maux* départagent la célébration et la déploration, au sein d'un recueil qui opère sans doute une transition. Toutefois, s'agissant du cœur de ce recueil, il me semble que le plus inédit de la poésie de Pozier se trouve à la partie médiane, dans ces « Poésies perdues », écrites à l'occasion d'une exposition. Bien qu'on n'ait pas accès aux œuvres picturales de Jeanne Vanasse, mis à part l'illustration de la couverture, cette absence n'empêche pas le plaisir de cette écriture issue de la contemplation où le poète dialogue avec l'art visuel. Le poème qui prend prétexte d'un tableau intitulé « poésie perdue » dit peut-être mieux l'ébranlement de l'être que le reste du recueil :

*la tête se protège
laissant à nu les poires
les plats
les pommes
face au vent s'agrippant
à son calice de sang (p. 67)*

Le plus récent recueil de Pozier est fort inégal, mais c'est une œuvre de deuil, donc de passage. Il annonce sans doute un registre différent.

☆ 1/2

Martine Jacquot, *Le silence de la neige*,
Rosemère, Humanitas, 2007, 72 p., 14,95 \$.

« L'amnésie est un baume » ?

Il est clair que Martine Jacquot déteste le monde comme il va. Son recueil, *Le silence de la neige*, souhaite un retour édenique du silence, « comme juste avant le jaillissement de la création » (p. 14).

Comment, en effet, croire à l'avenir quand on a décrété que « Depuis toujours et partout / le monde est fou » (p. 22) ? La poète, désillusionnée par ce qu'elle voit, rêve de « retourner vers le désert de la neige / Vers l'exil » (p. 29). Mais on se mettrait un doigt dans l'œil si on interprétait cette répulsion et ce désir de repli comme une conscience malheureuse déçue par ce monde irrémédiablement fini, qui ne peut rivaliser avec les élans qui nous poussent vers l'Infini. Or, ce lamento métaphysique cache au fond une réalité banalement humaine : « Ne pas laisser le vent couvrir la mélodie / que nous avons composée en duo ce soir-là. » (p. 32) Bon. Nous voilà fixés, il ne s'agissait que de ça. Multipliant les analogies étriées entre la neige et la page blanche, la



MARTINE JACQUOT

poète s'évertue à nous lancer un message à la mesure de ses ambitions : « Être toujours prêt pour l'inespéré / pousser le quotidien sur le côté / pour faire place à / la beauté. » (p. 39) Mince alors, il s'agissait d'y penser ! Mais ne riez pas, il n'est pas facile de maintenir une exigence si haute. Car il arrive que « la danse du ventre / s'esouffle dans le vent du sable » (p. 46). Le vent a le dos large, n'est-il pas ? Mais elle ne se satisfait pas, la poète, de nous entretenir de cette quête amoureuse semée d'obstacles (entendez : ceux que pose ce siècle haïssable). Dans un

vibrant témoignage provoqué par les « convulsions de la vie individuelle et collective », comme nous l'apprend le communiqué, elle s'enhardit à parler d'elle et de son amant — aussi évanescents que la neige qui poudroie — comme d'un couple maudit, ce qui lui inspire un touchant cri du cœur :

*Nous voulions nous échapper
de ces contrées malfamées
pour un instant indéterminé
les yeux fermés (p. 49)*

Jusqu'au point où ce couple presque déjà martyr tournant sa rage et son désespoir contre nous, oui nous ! empêtrés dans ce siècle honni, ce couple, dis-je, fourbirait ses armes pour « Brûler ce monde de leurres et de / fausses identités » (p. 51). Et vlan dans les genévies ! (Et tant pis pour la mauvaise coupe de vers.) Cette poésie, « qu'il m'est encore imposé d'explorer », est aussi mince que son propos qui « s'embourbe / l'instant fut éphémère » (p. 64). Certes, mais heureusement, « [l]'amnésie est un baume » (p. 53). On ne saurait mieux dire.